

L'ACTION

EMMANUEL ROBLÈS
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'ACTION

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

Le présent ouvrage a fait l'objet d'une première publication
aux Éditions Edmond Charlot, Alger, en 1946

ISBN 978-2-02-106736-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JUIN 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première Partie

1

L'autocar fonçait dans la grisaille du soir. Le chauffeur Morelli, les mains crispées au volant, sentait venir la fatigue. Elle s'insinuait sournoisement le long de ses muscles et pesait sur les reins comme une barre. La tête, aussi, s'alourdissait... L'image fuyante de la route, avec son déroulement vertigineux de film, lui brûlait les yeux et lui engourdissait l'esprit. Le ronflement régulier du moteur lui-même contribuait à user la tension de ses nerfs, à corroder sa résistance. Alors, pour combattre cette torpeur dangereuse, il chantonna puis grilla une cigarette.

La nuit tomba définitivement. D'un geste précis, le chauffeur atteignit le bouton des phares. Leur jet de lumière blanche attira des phalènes, et devant le radiateur des insectes minuscules jaillirent comme des étincelles. Les arbres et les poteaux du télégraphe continuaient leur poursuite fantastique...

Rageusement, une auto appela pour doubler d'un coup de gueule de son klaxon. Elle passa dans un vrombissement irrité et son feu rouge dansa quelques secondes au fond de la nuit.

La route, toujours...

Morelli reprit sa lutte contre le sommeil, contre cette envie de détendre sa volonté, de se renverser en arrière,

les yeux fermés, les mains libres... Il fallait à tout prix résister à ce besoin de s'abandonner, de ne plus garder son esprit douloureusement fixé sur la route, de laisser sa pensée se diluer dans une inconscience bienfaisante...

Atteindre Alger ! Échapper au sommeil jusqu'à l'arrêt devant le « bureau » ! Une à une, les bornes défilaient... Il accéléra.

Le moteur ronfla plus profondément, les trépidations firent davantage trembler les vitres...

Il revit le bureau du directeur des lignes. Après une nuit d'insomnie, passée au chevet de son gosse malade, il avait demandé à se faire remplacer.

L'autre s'était mis dans une fureur noire :

– Nous n'avons personne en ce moment ! Sanchez est en congé. Renucci est parti sur Cherchell-Ténès. Qui, alors ?... Vous êtes si fatigué que ça ? Faites un effort, voilà tout !

Un effort, un effort...

Morelli crispa davantage ses grosses mains sur le volant. Par le pare-brise à demi levé, des gifles d'air froid lui frappaient le visage.

Un effort...

A quinze kilomètres d'Oran, une pale d'hélice de refroidissement s'était détachée et avait crevé le radiateur. Il avait calfaté la fuite avec un tampon de vieux chiffons mélangés de savon. Ainsi, il avait pu atteindre le bureau. Mais au garage, il lui fallut trimer jusqu'à deux heures du matin pour remettre la machine en état et assurer le départ de cinq heures.

Un effort ?... Salaud !

Il ralentit pour traverser un village et alluma l'intérieur du car. Dans le rétroviseur, il distinguait les voyageurs arrachés à leur somnolence par la lumière.

Des jeunes gens se frottaient les yeux. Une vieille dame suçait une orange. Derrière elle, un tirailleur dormait malgré tout, la tête renversée sur son dossier, la bouche ouverte, dans une attitude d'égorgé. Un bébé pleura.

Et de nouveau, ce fut la nuit. L'ombre écrasait les champs et par moment elle devenait épaisse, gluante, lourde de silence comme celle des vieux ports... La pétarade du car outrageait ce calme immense comme un rire dans la paix d'une cathédrale.

Les voyageurs, silencieux, avaient repris leurs poses abandonnées. Morelli, isolé dans sa veille, devinait leur confiance dans ses mains, ses lourdes mains nouées au volant qui tenaient leurs vies, qui dirigeaient le car à travers des espaces de mort. Elles faisaient deux taches blanches près de sa poitrine. Il éprouva un malaise vague à les voir séparées de lui, comme étrangères à son corps. D'instinct, il agita les doigts. Oui, elles obéissaient toujours, il restait encore maître d'elles...

– Je deviens cinglé, ma parole !

Il alluma une nouvelle cigarette et pesta contre son briquet. Puis il pensa à son gosse malade, à sa petite poitrine incendiée par la toux. Et sa femme, les cheveux défaits, les yeux creusés de fatigue et d'inquiétude... Il les reverrait dans une demi-heure au plus. Mais leur image s'imposa à son esprit avec une intensité si forte qu'une angoisse étrange lui serra la gorge comme un nœud.

Arriver, arriver au plus vite ! Cette entrée à Alger, quelle victoire ! Ses mille lumières vivantes le délivreraient de cette nuit sinistre ! Alger ! Alger ! Il accéléra. Le nom seul l'enfiévrerait. Le moteur emballé rugit plus fort sous ses pieds. Une odeur d'huile brûlée monta.

La route, toute droite, l'hypnotisait. Sa fuite vertigi-

neuse lui brouillait les yeux, désaxait sa pensée. Une seconde, ses paupières trop lourdes s'abaissèrent...

Et soudain, le ronflement du moteur s'exaspéra davantage! Un choc brutal fit jaillir un cri strident de femme! Morelli reçut un coup de bélier en pleine poitrine.

* * *

Xavier Burner arpentait son bureau de long en large. La pièce, éclairée seulement par une petite lampe à abat-jour vert, était pleine d'une clarté douce, reposante... Les lourdes tentures et le tapis épais sécrétaient un silence voluptueux. Le directeur alla au téléphone. D'un doigt impatient, il composa l'indicatif de *L'Écho Nord-Africain*.

– Allô? Jouval?... ici Burner! Vous êtes au courant?

– Évidemment.

– Est-ce que je peux compter encore une fois sur vous?

– Écoutez, Burner, c'est difficile, très difficile!

– Qu'est-ce qui est difficile?

– Vous comprenez? Il y a trois morts. Une dizaine de blessés dont deux graves et ça s'est produit près d'Alger. Passer un accident pareil sous silence!

– *La Vigie* le fera, elle... grogna Burner.

– Sans doute, M. Mazière est votre futur gendre (Burner devinait l'intention de Jouval).

– Voyons. Si vous le voulez bien, je serai demain dans votre bureau. Nous nous arrangerons, que diable! Débrouillez-vous pour qu'au moins la dépêche de votre correspondant ne paraisse pas en première page avec un luxe de détails! Quoi, c'est faisable!

– Évidemment. Enfin, si vous me certifiez que
La Vigie...

– Pas une ligne.

– Bon. Alors...

– Alors, à demain, Jouval ?

– A demain, dix heures...

Burner raccrocha en grommelant : « Canaille, va ! ». Il tamponna son front avec un mouchoir et se laissa aller dans un fauteuil de cuir. Elle revenait cher, cette ligne d'Alger-Oran ! La concurrence avec les chemins de fer restait toujours aussi farouche. Et trois accidents, déjà ! Burner, têtue, ne voulait pas démordre. L'essentiel était que le public ignorât ces accidents. Sans quoi il se détournerait des cars et irait de nouveau aux chemins de fer, « moins rapides, mais plus sûrs », comme disait cet imbécile de Mazière. Il sonna et Klautz, le contremaître du deuxième atelier, entra.

Grand, chauve, les yeux petits et clignotants, comme si la moindre lumière les blessait, il avait dans sa physionomie quelque chose de veule, de dur et de sournois.

– Klautz ! il faudra me remettre en état le 87.

– Pour quand le faut-il, monsieur Burner ?

– Pour demain, midi. Il partira sur Oran.

– Il faudra qu'on y travaille toute la nuit à cause des freins et de l'allumage...

– Débrouillez-vous !

La voix molle du contremaître l'exaspérait. Klautz salua, mais au moment de repasser le seuil il s'informa :

– Pardon ! quel chauffeur, s'il vous plaît ?

– Quel chauffeur ? Voyez Dinard. Il a reçu plusieurs demandes... Tenez, ce type qui arrive du Maroc et qui a travaillé à la C.A.T.

L'ACTION

* * *

Pendant ce temps, quelque part dans la nuit, comme un monstre foudroyé, le car gisait sur le flanc, parmi les vignes arrachées.

La flamme tourmentée des torches éclairait d'une lumière funèbre le lent défilé des civières, d'où montaient des plaintes.

Là, sous ce drap ensanglanté, on voyait un corps à la gorge tranchée par un éclat de vitre.

C'était le cadavre du tirailleur.

A Belcourt¹, entre la rue de Lyon et le boulevard Thiers, donnant sur la rue La Fontaine, se dressait le building des Transports automobiles Burner.

Ses sept étages jaillissaient du sol avec les lignes sobres d'une architecture sévère. Tout au sommet, sur les quatre faces, on voyait les initiales énormes de la Compagnie, peintes en noir et cernées de rouge. Elles s'éclairaient la nuit, et les chauffeurs qui rentraient par la route de Maison-Carrée saluaient la fin du voyage quand ils apercevaient, par-dessus les lumières jaunes des faubourgs, les trois lettres flamboyantes.

Les bureaux des voyageurs et des bagages, la buvette et la salle d'attente occupaient le rez-de-chaussée. Les trois premiers étages étaient réservés à l'Hôtel Métropole, les deux suivants aux différents services, et dans les appartements les plus élevés logeaient Xavier Burner avec sa fille Jeanne et son père, puis le directeur des lignes et, tout en haut, le directeur des ateliers. Les trois ascenseurs, jour et nuit, accomplissaient leurs mouvements huilés de pistons dans le cylindre des cages.

Dès cinq heures du matin, les cars s'alignaient au bord du trottoir, astiqués, révisés, gorgés d'essence. Les

1. Faubourg d'Alger.

porteurs indigènes gravissaient lestement l'échelle de fer qui permettait l'accès au toit. Ils chargeaient les bagages et s'invectivaient dans le brouillard léger du matin. Puis le gros Maxime, un employé des T.A.B., appelait les voyageurs, les plaçait et faisait claquer les portières. Chaque jour, ainsi, le building était comme un cœur dont chaque pulsation envoyait aux quatre coins de l'Algérie ses cars grenats à bande rouge...

Du sixième étage, la vue embrassait un panorama splendide sur Alger et sa cascade figée de maisons vers la mer. Mais le vieux Burner ne s'en souciait pas.

Atteint de paralysie générale, il restait tout le jour rivé à son fauteuil à roulettes, pétrifié comme un cadavre devant sa fenêtre. Seuls ses yeux vivaient, les yeux de Burner, bleus et durs à la fois.

De là-haut, il voyait à ses pieds les toits rouges des ateliers et des garages, la ceinture de murs blancs au faite hérissé de tessons de bouteilles. Dans la cour, aux grandes dalles de ciment, des cars attendaient comme des navires dans un port.

Il ne se lassait jamais de les contempler, d'admirer leurs masses trapues, le flamboiement du soleil sur les vitres et sur leurs phares, pareils à de gros yeux fixes d'halluciné.

C'était une joie pour lui d'entendre monter les mille bruits des ateliers, les ronflements rageurs des moteurs, les appels enrôlés des klaxons, les coups de marteau ininterrompus des tôliers, le tintement clair des enclumes, le chuintement des chalumeaux oxyhydriques et le sifflement aigre des pistolets au « stand » de peinture.

D'instant en instant, les lourds véhicules démarraient dans une pétarade, franchissaient le portail de fer et allaient promener sur toutes les routes du Sud et du

littoral le pavillon triangulaire des T.A.B. à fond rouge, fixé sur l'aile gauche, à l'avant des cars.

C'était lui, le vieux Burner, qui restait à l'origine de cette puissance. Vingt ans auparavant, il débarquait à Alger avec sa famille. Gueux, comme tous ceux que la famine et le chômage chassaient de leur pays pour chercher fortune en Afrique. Pourtant, il gardait toujours cet orgueil et cette ténacité qui caractérisaient sa race.

D'abord ce furent les années de diligence. Il se revoyait en costume de meneur d'attelage avec son caban sur sa blouse à plis et ses bottes courtes. Devenu à son tour propriétaire d'une « patraque » il fit peu à peu prospérer ses affaires. Quatre ans plus tard, il avait des relais à Bouïra, à Orléansville et à Boghari. Puis vinrent les automobiles qui firent vraiment sa fortune.

Certes, cela n'était pas allé sans coups durs : cars brûlés, embourbés du côté de Boughzoul, écrasés au fond des gorges vers Constantine, sans compter les mille accidents de machine qui immobilisaient les véhicules pour des mois avec, par-dessus le marché, les frais de mécanicien et de pièces de rechange.

Il revoyait sa vie et toutes les victoires dont elle était semée. A présent, c'était fini pour lui.

Mais son fils Xavier continuait l'œuvre du vieux. Sur la carte géante qui s'étalait dans le hall, les lignes des T.A.B. étendaient leur toile d'araignée jusque vers les frontières du Maroc et de la Tunisie.

La concurrence avec les chemins de fer exigeait un combat nouveau. L'infirme était resté insensible à ces morts de la veille. Ce qui lui dilatait les yeux à cette minute, c'était la crainte de voir le service sur Oran interrompu, les C.F.A. victorieux, la réputation de sécurité des cars définitivement compromise. Un monde

L'ACTION

d'espoirs habitait encore cette prison de chair morte. Par la fenêtre, son œil de rapace plongea dans la cour où le soleil, haut dans le ciel, ramassait les ombres autour des objets. Un « Renault » buvait à même le bidon par l'orifice de son radiateur. Le nouveau chauffeur – il les connaissait tous – franchissait le portail. Un éclair de joie passa dans les yeux fauves du vieillard...

3

Une fois dans la cour, Astone s'informa :

– Le 87 ?

– Celui-là.

Il se dirigea vers le car.

Avec sa veste de cuir et sa casquette bleu marine à visière courte, il ressemblait à un commissaire moscovite. Ses paupières bridées, ses joues plates et son nez légèrement épaté lui composaient un masque d'Asiate.

Deux jambes dépassaient de dessous le véhicule.

– Ho ! mécano !

Les jambes s'agitèrent et peu après un corps apparut.

– Bonjour, dit-il, en tendant la main au mécanicien.

– Le nouveau chauffeur ?

– Astone, oui.

– Moi, Fernandez.

C'était un garçon trapu, brun, les cheveux crépus, les yeux rieurs, du cambouis plein les mains.

– Tu remplaces Morelli. Tu sais ? le type qui a capoté hier au soir avant Bir-Touta...

Non. Astone ne savait pas. Il expliqua :

– Tu comprends, j'avais fait ma demande jeudi dernier. Je viens du Maroc, de la C.A.T. J'ai fait deux ans, là-bas. Ce matin, j'ai reçu ce télégramme : « Passez bureau dix heures. Dinard. » Naturellement, je me suis présenté. On m'a embauché de suite...

Il parlait avec une sorte de gêne, en traînant les phrases, comme s'il était navré de prendre la place de l'autre. Il s'informa :

– Il est blessé ? Je n'ai rien lu dans les journaux.

– Les journaux !... ricana le mécanicien.

« Non. Morelli va bien. Une chance qu'il a eue. Des contusions, mais rien de grave.

– Et les voyageurs ?

– Trois morts et quelques amochés.

Là-dessus, Fernandez se mit à glaner ses outils. Astone, songeur, s'assit au volant pour se familiariser avec le levier des vitesses. Il tourna le bouton des phares.

– Ça allume ? cria-t-il.

– T'en fais pas ! C'est paré... On a travaillé presque toute la nuit après.

« On » c'était lui.

Astone remarqua alors les paupières bleuies et les traits creusés du mécano.

– Vous faites des heures de nuit ?

– « On » fait ce qu'on nous dit de faire... Tu sais, il n'en manque pas des mécaniciens à Alger !

A ce moment, Klautz, le contremaître du deuxième atelier, surgit de la Direction des Lignes, un cigare aux lèvres.

– Fais gaffe, souffla Fernandez.

L'autre arrivait déjà. Il lança un coup d'œil sournois au mécanicien.

– Astone ! voici votre fiche. Les formalités les plus urgentes sont satisfaites. Le reste, on verra à votre retour. Le receveur vous indiquera les bureaux. Je crois que c'est tout...

Il téta son cigare. Le soleil faisait reluire son crâne chauve.

– Ah ! J'oubliais ! Voici les bons d'essence. Vous vous ravitaillez à Orléansville...

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE DARANTIÈRE À QUETIGNY
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 1996. N° 29243 (96.0470)

